

imbalance in the volume in that selected chapters (particularly those of Landau and Harries) present “new” research, while other chapters offer summaries of existing monographs.

The main weakness of the book is the absence of sustained discussion of how the Empire and missions were part of the same “drama”, the spread of Western cultural hegemony (p. 4). The argument that missions were agents of cultural imperialism is articulated in a number of articles and books published since the 1970s. *Missions and Empire* rarely addresses this literature or the theoretical insights it puts forth. Because of the volume’s emphasis on indigenous contexts and the ambiguous relationship between Empire and missions, discussion of cultural imperialism is pushed out of view. The limited engagement with arguments about cultural imperialism is particularly evident in Etherington’s own chapter on education and medicine, in which he seems reluctant to deal with language training and education as forms of Western cultural hegemony. Likewise, Brock’s discussion of “native evangelists” underplays the role of metropolitan culture in the lives of indigenous missionaries and teachers. In the final chapter, David Maxwell mentions that the Empire was the “framework of transmission” enabling Christianity to reach Africa (p. 286). This volume on the whole needed to do more to investigate this “framework” and its significance for Africans, and other indigenous populations, taking up Christianity.

In spite of these shortcomings, the volume offers a useful summary of most of the current historical interpretations, and readers new to this history will be impressed by the diverse topics included under the heading of “missions and Empire”. The *Companion Series* of the *Oxford History* is meant to look closely at aspects of the Empire not covered sufficiently in the initial five-volume series. On this account, Etherington’s edition succeeds; it offers a taste of the diverse ways missions shaped the Empire and in doing so broadens the meaning of “British Empire History” to include the spread of protestant Christianity.

Tolly Bradford
University of Alberta

FAUQUE, Claude, et Marie-Josée THIEL — *Les routes de l’esclavage. Histoire d’un très grand « dérangement »*, Paris, Hermé, 2004, 206 p.

Les routes de l’esclavage de Claude Fauque et Marie-Josée Thiel offre un panorama de l’histoire de l’esclavage et de la traite transatlantique. Le livre est préfacé par Olabiyi B. J. Yäi, ambassadeur délégué permanent de la République du Bénin à l’UNESCO, et Christiane Taubira-Delannon, députée de la Guyane française et auteure de la loi française 1297, qui a défini la traite transatlantique comme un crime contre l’humanité. Publié en 2004, « Année internationale de commémoration de la lutte contre l’esclavage et de son abolition », l’ouvrage couvre presque un demi-siècle d’histoire tout en étant écrit dans un langage très accessible au grand public. Le livre comprend le texte de quelques documents importants de l’époque, des repro-

ductions de peintures, de dessins et de gravures sur l'esclavage ainsi que des photographies des sites liés à la traite. Ce matériel iconographique est l'aspect le plus remarquable de l'ouvrage, et atteste à quel point la traite transatlantique et l'esclavage étaient ancrés dans la vie sociale des Européens et des Américains depuis le XVI^e siècle.

En ce qui a trait aux auteurs du livre, il est important de rappeler que Claude Fauque, au départ, une journaliste, a publié de nombreux ouvrages et s'intéresse surtout au tourisme. D'ailleurs, elle est experte auprès de l'Institut européen des itinéraires culturels et consultante en muséologie pour des expositions et sur la création de musées patrimoniaux. Pour sa part, Marie-Josée Thiel œuvre à l'UNESCO depuis 1981, où elle est actuellement chargée des projets du programme « La Route de l'esclave » dans l'océan Indien et en Europe.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties, intitulées respectivement « Les Routes de la traite » et « Les chemins du quotidien » : la première vise à expliquer les dynamiques du commerce transatlantique, tandis que la seconde développe les différents aspects de la vie quotidienne des esclaves, principalement dans les Amériques. Le commerce triangulaire constitue ainsi la première version de l'économie mondialisée que nous connaissons aujourd'hui et auquel pratiquement toutes les puissances européennes, dont la Grande-Bretagne, le Portugal, la France, la Hollande, le Danemark et même la Suisse, participèrent à l'époque. Si les Lumières nous ont légué la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, celle-ci ne concerna que les hommes blancs, en laissant intacte la traite qui ne sera abolie en France qu'à l'époque de la Convention. En outre, on explique que le Code noir établissait que l'esclave africain était un bien meuble. Non seulement les navires étaient assurés, mais aussi la « marchandise » qu'ils transportèrent, les voyages étant financés par les différentes compagnies de navigation européennes. On énumère les divers arguments utilisés à l'époque pour justifier la traite, dont la nécessité d'évangéliser les peuples païens. Bien que l'on montre que l'esclavage n'est pas du tout dissocié de l'idée de la supériorité d'une race sur une autre, on insiste que la seule vraie justification fut de nature économique. Le livre reproduit des extraits d'ouvrages anciens dont *Fragments d'un voyage en Afrique fait durant les années 1785, 1786 et 1787* de Meinrad Xavier Golberry, qui se manifesta clairement contre l'abolition de l'esclavage. En outre, on situe les principaux comptoirs africains de la période de la traite, en n'oubliant pas de montrer certains sites, comme la maison des esclaves à Gorée au Sénégal et le fort portugais d'Elmina au Ghana, qui constituent aujourd'hui d'importants lieux de mémoire de l'esclavage. Une attention particulière est donnée à la traite dans la Côte des Esclaves, région qui comprend la côte de l'actuelle république du Bénin jusqu'au Ghana. Même si ce livre est destiné au grand public et écrit par des auteurs qui ne sont pas des spécialistes des études sur l'esclavage, on note le souci d'expliquer comment le commerce se faisait dans les régions plus excentriques, comme l'Afrique orientale. On explique qu'au début, avant de négocier avec les royaumes locaux, les Portugais allaient eux-mêmes chercher des hommes, dont parfois des colons installés sur les terres, pour ensuite les vendre comme esclaves.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde la vie quotidienne sous l'esclavage, en montrant les conditions de travail dans les plantations américaines, le quotidien des esclaves domestiques ainsi que les méthodes de châtement corporel appliquées. Mais les esclaves ne sont pas passifs, après leur arrivée dans les Amériques et dans les îles de l'océan Indien, puisqu'ils ont organisé des rébellions, des révoltes et des fuites. Ils ont également marronné, en constituant ainsi des villages indépendants et autogérés. Le lecteur peut comprendre alors comment l'esclavage et le commerce triangulaire préparent le terrain à la colonisation qui débutera à la fin du XIX^e siècle, après la débâcle des armées des différents royaumes africains. Cependant, dans certains passages du livre, le rôle des royaumes africains en tant que fournisseurs de captifs pour la traite est minimisé. On justifie que même s'il y avait de l'esclavage en Afrique, il s'agissait d'esclaves domestiques qui pouvaient côtoyer des hommes libres et obtenir leur affranchissement. Or, la situation était un peu plus complexe que cela. D'une part, dans certains royaumes comme celui d'Abomey (dans l'actuel Bénin) nombre d'esclaves étaient destinés aux sacrifices humains. D'autre part, la situation n'était pas si différente dans des pays comme le Brésil, où les esclaves menèrent une vie très proche de leurs maîtres et des hommes libres, principalement dans les villes. En outre, il était assez commun pour les esclaves brésiliens d'acheter leur affranchissement après plusieurs années de travail. Le texte présente souvent les négriers africains comme des victimes innocentes et inconscientes de leurs attitudes, incapables de distinguer le bien du mal. Il y aurait eu lieu, alors, de mettre un peu plus en valeur les débats récents concernant les demandes de réparation de certaines nations africaines à l'égard des pays européens ayant participé à la traite, ainsi que les revendications des Afro-descendants américains, question d'ailleurs traitée courageusement par l'historien béninois Félix Iroko dans un tout petit ouvrage intitulé *La Côte des Esclaves et la traite atlantique. Les faits et le jugement de l'histoire*, publié en 2003 à Cotonou, avec un budget très modeste. Certes, les auteurs mentionnent un événement ayant eu lieu récemment au Sénégal, où des évêques africains se sont réunis avec l'objectif de demander « le pardon de l'Afrique à l'Afrique » (p. 73), mais on oublie pourtant d'insister sur le soutien apporté par l'Église catholique à ce commerce infâme. Malgré la valeur indéniable du livre, Claude Fauque et Marie-Josée Thiel auraient pu se dégager un peu de cette approche officielle – ce qui d'ailleurs amène le lecteur à penser que le livre a été commandé par l'UNESCO – pour s'aventurer dans une analyse plus critique et audacieuse. Dans cette perspective, il aurait été important de faire appel davantage aux travaux des historiens africains ou même de leur confier certains chapitres. La bibliographie compte un nombre réduit de références pour un ouvrage qui se propose de traiter un sujet de si grande envergure. D'ailleurs, l'absence de références techniques complètes par les images reproduites, d'un glossaire et d'un index des noms propres, rend difficile l'utilisation du livre comme ouvrage de référence dans un contexte académique.

Ana Lucia Araujo
Université Laval